

A one-night stand

Partir. Sans faire de bruit. Ramasser ses affaires, s'habiller, trouver le pas de la porte et oublier – oublier, à tout prix.

Je suis sublime. Qui n'aurait pas envie de me baiser, sérieusement ? Même avec un jean troué, je suis splendide. Ces quelques perles de Chanel qui fondent sur mon cou me font briller. Chaque soir, les mêmes âmes orphelines viennent mettre fin à leur tragédie avec quelques verres et des baisers.

J'en étais.

La veille, je jouais l'actrice de Broadway déchue, l'inconnue du jukebox. Le voile de ma robe esquissait le tapis rouge menant jusqu'à mon lit – le théâtre de tous nos fantasmes. Aujourd'hui, j'avais voulu faire simple. J'étais toujours l'inconnue du jukebox, seulement mon refrain avait changé.

Avant de s'habiller, il fallait déjà retrouver ses affaires. J'ai toujours eu cette manie à la con de jeter mes sous-vêtements le plus loin possible, comme si les lendemains me hantaient déjà. Se rhabiller, c'était tourner cette courte page qui s'était écrite, et peut-être même la déchirer – pour oublier. Et si le soir je n'ai pas cet inconnu collé à mon corps, les débris de la veille reviendront me tourmenter à coup sûr. C'est pour ça que j'ai continué ; ou peut-être parce que j'aime ça.

Comme d'habitude, je commande mon Martini et j'attends. Je sais bien que c'est la seule fois où j'aurais à déboursier quoi que ce soit puisque le reste sera dû par la personne qui me voudra bourrée dans son lit – une jeune fille inconsciente, c'est tellement plus facile à abuser. Un inconnu arrive. Pas mal foutu, mais son nez crochu qui trône sur son visage est visible comme la Tour Eiffel à Paris.

—Puis-je t'offrir un...

—Je regrette, ce siège est déjà pris.

Un murmure de rage tord son visage. Il me traite de salope et s'en va. Bon débarras. Je prends l'olive transpercée par le pic de ma boisson, je la coince entre mes incisives pour la délivrer et je l'avale ; la moitié de la salle frémit. Quelqu'un d'autre arrive, s'assoit et commande un Cosmopolitain.

—C'est pour toi.

Je tourne la tête et accepte. Il est plutôt classe sur lui, bien soigné. En plus il a commandé un cocktail que j'adore, je l'ai pris hier. Hier ? Et j'observe son tatouage de triangle sur son cou, celui que j'ai déjà léché. Bordel... C'est le mec d'hier.

—Tu crois vraiment que j'ai quelque chose à foutre de toi, maintenant qu'on a couché ensemble ? Casse-toi et garde ton Cosmo pour une autre conne.

Il me susurre à l'oreille qu'il n'oubliera jamais « ma petite chatte angélique » et qu'il reviendra me trouver. Je termine mon verre et fais mine de l'ignorer. Je reste toujours dans le collimateur de certains, après la nuit. Pourquoi pas le mariage ? Des mômes qui braillent, aussi ? Un chien, une maison, un répondeur de famille ?

« Bonjour, ici la famille Duconne, nous sommes trop heureux pour répondre. Laissez un message après le bip sonore. » Ils en rêvent tous. J'en ris amèrement.

Je remarque que je vais devoir commander un *autre* verre, et ça me vexe grandement. Je demande un Martini au barman, les sourcils froncés.

« Il est offert par le jeune homme là-bas, mademoiselle. »

De loin, il trinque avec son verre. Je détourne le regard, assorti d'un sourire chaste. Ce soir, ça sera lui.

C'est en l'essence de la nuit que chaque soir des liens se font et se défont. A minuit, tu étais le parfum qui imprégnait mes cris ; désormais le vent te défait de ma peau – de qui s'agissait-il ? Peut importe. Je lui prends quelques cigarettes et laisse derrière moi les bribes d'une chevauchée sous la lune. « Quand la nuit n'est plus, quand le jour n'est pas encore », telle est l'heure à laquelle je sors ; seule avec mes péchés dans une ville assommée par des somnifères. Parfois, la dernière once de vie qu'il me reste me motive à m'asseoir sur un banc et contempler la ville s'éveiller. D'autres fois, je n'ai qu'une envie : écraser mon visage dans un oreiller et sombrer jusqu'à ce que l'excès de sommeil m'étourdisse.

Nous sommes rentrés chez lui, un appartement chic assez sobrement décoré. Il était fan d'aviron et avait deux gosses. Ça se voyait aux photos qui ornaient les murs.

Je le pousse sur son lit, et il y rebondit allègrement. Il sera mon amant, mon mari, mon ami... Il sera mon tout, cette nuit. Il sera même moi, *en moi* – pourvu qu'il m'arrache à ma condition, deux secondes durant.

Je me souviens d'un rêve qui avait agité une de mes rares nuits solitaires. J'étais là, et je demeurais matérialisée dans un endroit sans décor, il y faisait noir comme depuis le fond d'un pot d'encre. Il n'y avait qu'une lumière qui peinait à subsister, et je savais du plus profond de moi que je devais atteindre cette lumière, la toucher et faire corps avec elle. La lumière était mon motif, elle était la destination de toutes mes pensées, ma conclusion. J'ai commencé à courir vers elle, et mes pas se sont entrecoupés rapidement. Tout s'est accéléré, j'étais comme lancée dans une descente, il fallait, il fallait... Je me rapprochais, inondée par l'euphorie. Enfin, tout sera fini ! Adieu le noir qui me crève l'existence, adieu l'ennui, plus de larmes, plus rien, tout, là, maintenant, c'était... c'était... l'extase, oui, celle d'une vie qui vit !

L'inconnu avait l'espoir de réchauffer son lit par le creux de mon cou et la courbe de mes hanches ; j'avais le rêve fou d'y échapper. Ce soir, Victor Hugo a cassé sa plume.

